

## Le berger et les carrousels<sup>1</sup> - de Jean Hiersin –

Il est là, sur les plaques ferrées, appuyé à l'un des piliers et regarde la piste, le berger. Les auto-tamponneuses. Toutes occupées en ce milieu d'après-midi. La musique. Dix fois trop forte. Bon Dieu, mais qu'est-ce que ça fait, ça crée l'ambiance, ça te sort hors de toi, tu planes dans un monde irréel où la vie semble être à la puissance dix. Il regarde surtout les filles dans les autos. Certaines accompagnées par des garçons, gros durs à cuir à la mie de pain, qu'il se pense. D'autres garçons sont seuls, qui tournent sans cesse la tête de gauche et de droite tout en conduisant, tentant de déceler à leur tour une jolie gonzesse. Et souvent c'est cette fille, là, la plus jolie de toutes, comme si dans le fond elle était toute seule, et que les autres étaient invisibles. Il la voit lui aussi, cette beauté, fragile en somme, mais si belle, mais avec un visage si fin qu'il est obligé de la regarder, et qu'il la fixe jusqu'à en être étourdi. Le sait-elle, qu'on la regarde ? Quand elle se lève soudain pour changer de voiture au terme d'un tour, il voit sa silhouette frêle, presque maigrichonne. A-t-elle-même des seins, la même ? Elle n'en perd rien de son attrait. Ah ! qu'il se pense, être à ses côtés, la prendre par les épaules ou par la taille, voir l'avenir. La vie. Ô musique. Ô rêve. Ô désir d'une fille. C'est pas juste, tous les autres, ils en ont une, ou presque. Il n'y a que lui qui n'en a pas, le berger. Ô immortalité de l'amour, ou plutôt de toutes les romances du monde dont certaines commencent peut-être ici. Il est si seul. Et pourtant, qu'a-t-il à envier à ce petit con qui maintenant lui sert de galant, à sa belle à lui, rien qu'à lui, et pas aux autres. Il est jaloux. Elle allume et n'éteint pas. Mais peut-être que dans le fond elle ne voit rien. Qu'elle ne sait pas qu'elle est si jolie. Et ça roule, et ça cogne dans un grand bruit de ferraille. Ça sourit. Ça tourne du volant. Et il y a aussi parmi tous ceux-là Gueule Maillée. Et Gueule Maillée, il est immense, avec de grandes dents jaunes qu'il ne lave jamais. Il pèle déjà sur le sommet du crâne. L'horreur. A les effrayer toutes. Il y a plus d'une heure qu'il est là et qu'il cogne, et que soudain, par une lubie, il les évite toutes, se faufile entre elles, assis sur le haut du siège, décontracté, imperturbable, son éternel rictus sur son visage figé définitif, collé. Il ne sourit jamais. C'est un grand rêve fou. Ah ! lui, il n'en aura jamais. Ne vaudrait-il pourtant pas la peine de lui ressembler, être là sur la piste plutôt que de rester à les regarder, hein ? Musique. Voix éraillée du beau Johnny. Et les romanichels eux aussi sont là. L'un d'eux a une veste de cuir dans le dos de laquelle on voit un aigle. Superbe. Et des bottes de cow-boy à talons hauts. Et des chaînes autour du cou. Et des bagues plein les doigts. Et la cigarette aux lèvres. Et une large ceinture de cuir à la taille, avec sur le visage cet air blasé d'avoir tout vu, tout connu, et que le monde désormais ne serait plus qu'une immense bouse qui ne nous révélera plus rien, jamais. Il suit les voitures des yeux, le caravanier. Il se lance sur la piste pour en récupérer une qui s'éloigne du bord après qu'elle ait

---

<sup>1</sup> Carrousels prit dans le sens large du terme, englobant cantine, tire-pipes et auto-tamponneuses.

été cognée pour la remettre en place, dans une file ou à la fin de celle-ci. Voudrait-il être à sa place, lui. Toujours il s'entend ? Le rêve, pour finir, n'aurait-il pas ce goût immonde de ferraille et de fumée, et ce bruit perpétuel, trop fort, et cette musique qui lui vrillerait les tympanes jusqu'à le rendre sonné ?

Ne la quitte pas des yeux, ta belle. Elle sourit. Les belles dents blanches qu'elle a, parfaitement alignées. La baiser à perdre haleine, lui prendre sur la bouche jusqu'à satiété ce sourire qu'elle a, avec sa salive. Elle a tout. Elle est heureuse. On la regarde. On l'aime. Elle n'a pas dix-huit ans, peut-être même pas seize, allez savoir. Tu parles, qu'elle ne sait pas qu'elle est jolie. Elle l'a toujours su. Elle en a joui, usé et abusé. Elle a exploité le filon jusqu'aux dernières paillettes. Et pourtant, le temps venu, elle n'aura qu'à faire un geste, un clin d'œil, et il viendra, celui qu'elle voudra. Et ce ne sera pas lui. Lui, il est seul. Lui, il s'appuie au pilier à la regarder. Les voitures, il n'y monte pas. Pas une question d'argent, plutôt de pudeur. Fausse pudeur ? Allez, mais amuse-toi donc, grimpe-z-y, dans ces bagnoles, et tourne, et cogne, et vlan, et paf. Musique. Allez, chante, chante, mon grand Johnny. Toi aussi tu es romanichel à ta façon, avec tes blousons et ton attirail de pacotille, tes gourmettes d'homo, toi aussi tu as toujours vécu dans un rêve. Depuis que tu existes. Tu as passé à côté de l'existence vraie, en quelque sorte. Et tu ne t'en sortiras pas. Quelle voix quand même tu as, Johnny. Et quel monde immense où nous fûmes tous un jour tu charries.

Il n'a pas bougé. Il la regarde toujours. Cette finesse de visage qu'elle a, charrette, et ces grands yeux noirs qu'on lui voit. Mais y a-t-il quelque chose derrière ? Ou bien n'est-ce qu'une illusion quand on croise son regard un peu trouble qu'elle jette, il semble, par en dessous, et que l'amour, elle n'en a que pour elle ?

Il a une canette de bière dans une main, laquelle il tâte de temps à autre. Ça aide au voyage. On a la drogue que l'on peut. Les voitures deviennent peu à peu plus légères, les filles plus belles. Nom de Dieu, il les aura toutes. Est-il déjà un peu pété ? Mais non, il n'en boira jamais qu'une seule, deux à la rigueur. C'est plutôt le bruit, la musique, l'animation générale. Il regarde le treillis, les étincelles des ressorts fixés au bout des pieux des voitures dont deux viennent de se cogner juste devant lui. Les filles sont un peu sonnées. Elles rient néanmoins. Que je vous console, moi, mes belles, et que plus tard, car vous seriez enfin venues avec moi, je vous mette dans mon plumard !

Mais il retourne aussitôt à la sienne de fille, la seule qui puisse exister, la seule au monde. Pas de tromperie ce soir. Elle est là-bas, au bout de la piste, pour revenir bientôt contre lui. Elle est sans cavalier maintenant. Et si lui, il sautait dans la voiture pour s'installer à ses côtés, pour la protéger, lui prendre le volant et faire le dur des durs, conduisant d'une seule main, l'autre pendant sur le côté ? L'épater un peu, cette gamine, lui montrer que nous aussi on est des costauds ! Ridicule. Il s'en rend compte. C'est à cause de la musique qu'il déraile. Il se laisse emmener par elle. Madonna maintenant. Il aime à la folie sa

voix voluptueuse. Il écouterait Madonna des nuits entières. Il ne comprend rien à ses paroles. Mais c'est sans importance. Car ce qui compte, c'est celles qu'il met dessus les mélodies qu'elle nous offre. Elles sont plus belles que les vraies. On y parle de son amour pour cette jolie gamine, de toute cette vie où tu l'aimes à la folie et où tu ne l'abandonnes pas, jamais, le monde devrait-il se fendre par le milieu. Tiens, regarde-là, avec ses petits airs effrontés qui ne sont assurément rien d'autre que le désir de s'affirmer dans cette chienne de vie sans concession pour personne qu'on a, même pas pour la jeunesse et la beauté. Allez, il faut lutter, qui que l'on soit.

Il reste donc là, le berger, appuyé au pilier, toujours sans bouger, les yeux rivés sur la piste où il finit toujours par la retrouver et où qu'elle ait été sur la surface du ring, comme il l'appelle. Il la fixe en lui. Qu'il puisse plus tard retrouver son image. Le rêve, est-il plus beau que la simple réalité ? Ce qu'il espère n'est-il pas plus grand que ce qu'elle lui offrirait en réalité ? Elle lui donnerait quoi, en somme ? La chaleur de sa cuisse contre sa cuisse, son souffle qu'il lui prendrait toujours quand elle se retournerait vers lui pour lui sourire ? La beauté de ses grands yeux noirs, oui, très grands, comme s'ils étaient toujours un peu inquiets, même effrayés ? Mais est-ce là tout son charme ? Elle a mis ses pantalons noirs collants. On voit briller ses dents quand elle sourit. Heureuse, une fois de plus. Mais dans le fond il n'en est pas certain. Car peut-on lire dans les cœurs, deviner ce que les gens charrient en eux rien qu'à regarder leur visage ? Mon Dieu, tellement de questions, dans une vie, et si peu de réponses.

Une sifflée, Ô bouteille. Personne ne lui dira rien. Il se met en vapeur à bon marché. Et il voit les étoiles. Elles sont belles, hein, les étoiles. Les étoiles dans le ciel. Et là, sur la piste, une autre étoile qui est la sienne. Il la prend, il l'emmène. Et les deux vont dans le ciel, aussi loin que l'on peut aller. Ils sont ensemble, collés l'un à l'autre et à jamais.

Mais voilà qu'il se réveille. Et que pour l'heure il est là, contre le pilier, les deux pieds rivés à la plaque de métal. Et il n'est pas dans le ciel. Et bientôt il la laissera retourner chez elle. Qu'il ne reverra pas de sitôt, ça c'est sûr, et même assurément jamais. Il la regarde donc sans rien espérer. L'homme seul est toujours seul, et si seul. L'homme seul a pourtant le courage de toujours aller. Pourquoi ? Est-ce que ce sont ses rêves qui le portent et tirent en avant encore mieux que la réalité ?

Cela, personne ne le sait ! Pas même lui, le berger, et qui, maintenant, se doit de remonter au chalet.